

PRÉSENTATION



Comme il l'écrit lui-même, Édouard Lamaignère (1805-1861) est « un enfant de Bayonne ». Né dans une famille de négociants-armateurs et corsaires bayonnais⁽¹⁾, il n'a connu des succès familiaux que les récits nostalgiques. Il perdit prématurément son père à 5 ans, mais il eut la chance que son oncle maternel, le commandant Hiriart, s'intéressât à son éducation et remplaçât ce père disparu trop tôt ; c'est ainsi qu'il l'accompagnait dans les visites qu'il rendait à ses fidèles amis, corsaires comme lui, héros des combats navals de la Révolution et de l'Empire. Le plus disert était certainement le volubile Étienne Pellot ! Ensemble, ils se remémoraient leurs exploits qu'ils commentaient avec verve devant l'enfant attentif et ébloui... le souvenir de leurs aventures les faisait rêver et c'est ce rêve qu'Édouard Lamaignère nous invite à partager.

Pourtant Édouard Lamaignère ne fait pas là œuvre romanesque, il témoigne sur ce monde disparu en journaliste talentueux qu'il est. Il publie de 1852 à 1856 une série de nouvelles dans une chronique hebdomadaire du *Courrier de Bayonne* dont il est rédacteur, chronique intitulée *Scènes de la vie maritime*. Il y fait revivre les ports animés des guerres de la Révolution et de l'Empire, campe les marins glorieux, hauts en couleur comme des images d'Épinal qui forçaient le blocus continental et combattaient la marine britannique. Édouard Lamaignère est un journaliste, mais il obéit à l'esthétique romantique, ses personnages vivent avec fougue des aventures épiques qu'il décrit avec lyrisme, son style est celui du roman d'aventure de son époque, son enthousiasme est contagieux et, comme lui nous admirons ses héros.

1. Madeleine Dupouy – *Les Lamaignère de Bayonne*, Atlantica 2003, 216 p.

Tout naturellement, les meilleures de ses nouvelles devinrent un livre édité en 1856 par l'imprimerie Lamaignère à Bayonne. C'est le premier livre écrit et publié à Bayonne sur ce sujet, et cet ouvrage remporte un tel succès qu'il est traduit et publié pour le public espagnol dès 1863 sous le titre *Los Corsarios Bayonneses*, traduction de Marcos Latasa, à l'imprimerie Lespès à Bayonne.

En 1927, les Éditions du Galion d'or rééditèrent *Les Corsaires Bayonnais* enrichis de quarante-six bois gravés par Gustave Alaux, peintre de la marine, et c'est cette très belle édition de ces récits qui ont enchanté mon enfance, que les Éditions La Découverte ont choisi de rééditer.

Madeleine DUPOUY.



PRÉFACE



« Seul à l'homme dont le cœur a palpité de joie sur les flots bondissants, il appartient de décrire les transports de ceux qui errent sur ces immenses plaines sans routes ni sentiers. »

Byron (Le Corsaire)

Qui se douterait aujourd'hui en visitant le paisible et charmant pays Basque, entre l'Adour et la Bidassoa, de l'ardeur maritime et guerrière dont il fut jadis animé au temps du Roy-Soleil et jusqu'à la fin du Premier Empire.

Aujourd'hui, sur toutes les plages de la côte, on peut voir une foule luxueuse qui se presse aux terrains du Golf et du Casino et où nos anciens adversaires Anglais et Espagnols partagent nos plaisirs et nos danses aux sons joyeux des même Jazz. La nature impassible et muette contemple ces contrastes. Le murmure embaumé des pins se mêle à la voix puissante de cet Océan dont jadis la robe verte se déchirait au sillage rapide des baleiniers et des corsaires. A l'horizon, le ciel, la mer et la montagne, où domine le fier piton de la Rhune étaient devant les regards enchantés la gamme tendre de leurs bleus, les bleus du ciel, de la terre et des eaux. La maison Basque à pans de bois accroche aux flancs de la montagne les pentes inégales de ses toits qu'ombrage un portique de platanes.

Au pied de l'église, où sonne un carillon joyeux, retentissent les cris haletants et passionnés des joueurs de pelote. Coiffés de leurs bérêts bleus, nerveux et souples comme des lames d'acier, ils font cingler et rebondir sur les frontons les balles dures lancées

par les chisteras. Leurs jarrets n'en seront pas moins lestes le soir même pour aller danser le Fandango avec quelque jolie « payse », ni le dimanche suivant pour prendre part à la course Landaise.

Aujourd'hui, la guerre de corsaire à laquelle s'adonnait avec toute sa fougue endiablée la fleur de la jeunesse Basque a dû cesser. Mais le pays de Chiquito et de Ramuntcho garde jalousement ses traditions comme un héritage sacré laissé par ses ancêtres. Blotti, face à la mer, aux pieds des Pyrénées, il reste une des plus curieuses et des plus originales régions de France. Sa langue est vierge de tout mélange : on ignore son antique origine. Son type de race est beau et pur, et l'on comprend que cette soif d'indépendance, cette ivresse d'aventures, ce goût de l'espace et de la liberté poussé à l'extrême aient pu produire une exceptionnelle, une merveilleuse pépinière de marins, pêcheurs ou corsaires.

Aussi sommes-nous heureux de faire revivre ici quelques-unes des pages les plus glorieuses de l'histoire de ces hommes de mer hardis et intrépides qui, au moment du danger ont su prouver que le pacifique baleinier pouvait en un clin d'œil se transformer en corsaire redoutable et que le sabre d'abordage pouvait devenir plus terrible encore que le harpon.

Cette histoire ayant trait aux corsaires du premier Empire, nous pensons que le meilleur préambule sera de faire connaître certains événements et quelques-unes des grandes figures de marins Basques qui les ont précédés.

Au lendemain de la découverte de l'Amérique, dès l'an 1520, les Basques avaient armé des caravelles et installé les premières pêcheries de Terre-Neuve. Les Basques seraient donc les premiers Français qui auraient atterri aux rivages de l'Amérique.

Aux Antilles, voici bientôt cinq navires montés par une élite de huit cents corsaires Bayonnais. Ils pillent Cuba et Saint-Domingue, vont croiser jusque sur les côtes du Pérou et reviennent à Bayonne chargés de sucre, de corail, d'ambre, d'or et de bois de Brésil. Plus tard, voici Michel le Basque natif de Saint-Jean-de-Luz qui, en plein jour, effrontément, sous le feu des canons du fort, attaque dans le port même de Porto-Bello, un des plus gros

galions d'Espagne, la « Margarita » chargé d'un million de piastres et s'en rend maître après un splendide combat.

Avec un frère de la côte surnommé l'Olonais, il surprend ensuite la ville de Maracaïbo paresseusement endormie sur les bords de la lagune et où le butin fut immense.

Michel le Basque organisa ensuite avec Laurent de Graff et le chevalier de Grammont la fameuse expédition contre La Vera-Cruz. Il débarqua en pleine nuit avec douze cents frères de la côte et attaqua immédiatement le fort. Les Espagnols, paisiblement couchés dans leurs lits, croyaient que ces feux de mousqueterie étaient quelque aubade donnée à un riche bourgeois. Cruelle méprise ! la ville venait de tomber aux mains des « Ladrones » qui emportèrent, avec un riche butin, six millions d'écus. La guerre avec la France coûtait cher aux Espagnols qui du reste ne nous épargnaient guère et rendaient coup pour coup.

Un autre marin Basque, plus célèbre encore, fut Ducasse, le fameux Ducasse. Fils d'un petit charcutier de Bayonne qui vendait ses jambons sur les Allées Marines, il devait finir Grand Amiral de France et décoré de l'Ordre de la Toison d'or.

Voici maintenant Jean Peritz de Ciboure. Il arma un nombre si considérable de corsaires sous Louis XIV qu'il fut ennobli par le Roi qui l'avait en grande estime. A cette époque le nombre de prises amenées par les corsaires était si fort que le Duc de Grammont enthousiasmé écrivait au Roi : « Il y a si grand nombre de navires capturés dans le port de Saint Jean-de-Luz que l'on passe de la maison où logeait Votre Majesté jusqu'à Ciboure sur un pont de navires attachés les uns aux autres. »

N'oublions pas le capitaine Le Coursic ou Croisic, de son vrai nom, Joannis de Suhigaranchipi « maître après Dieu » de la frégate « La Légère », terreur des Anglais et des Espagnols : car, avec ce navire, il captura plus de cent vaisseaux ennemis en moins de six ans.

Un jour, Le Coursic, monté sur « L'Embuscade » et forcé d'atterrir pour l'aiguade dans un petit port de la côte d'Espagne fut

régalé traîtreusement par une décharge de mousquets qui lui tua deux de ses compagnons.

Devant cette insulte à son pavillon, Le Coursic furieux débarque suivi de ses Basques, et culbute trois cents Caballeros qui l'attendaient derrière un retranchement. Puis il pille la ville et allait la mettre en cendres, quand le curé se présenta, le crucifix à la main, implorant la pitié du Corsaire. Le Coursic consentit à pardonner ; mais il fit jurer solennellement aux Espagnols qu'ils feraient désormais meilleur et plus loyal accueil aux Français contraints d'atterrir pour cause forcée.

En vue des barres de l'Adour Le Coursic, sur sa fameuse frégate « La Légère » livra un rude combat au navire Anglais « La Princesse ».

Toute la population de Bayonne et du vieux Boucau était venue sur le rivage assister à ce tournoi qui se termina glorieusement par la victoire du Bayonnais.

Une autre curieuse figure de Bayonne fut celle du Capitaine Duler à la fois peintre, géographe et marin. A bord de sa frégate, il occupait ses loisirs entre deux combats à broser de fort jolies marines. Il se retira couvert de blessures, après vingt trois campagnes dont une en remontant la rivière des Amazones. Dans ses courses sur l'Océan, il était souvent accompagné par sa femme, issue de la grande famille des Ximénés, et qui, douée d'une âme héroïque et bien trempée, participait le pistolet au poing aux combats et abordages.

Faut-il citer Etcheverry de Ciboure qui en 1770 fut chargé d'aller aux Molluques se procurer des graines de muscardier et de giroflier, mission secrète, difficile entre toutes, car les Hollandais ne plaisantaient guère sur la question des épices et en défendaient l'exportation sous peine de mort. Nous pourrions remplir les pages d'un livre entier, rien qu'avec les noms de tous les navires corsaires et de tous les capitaines Basques qui les ont montés. Les Junca, les Dolâtre, les Harener, les Tournés, les Forestier, sans oublier d'Albarade qui commandait « L'Aigle », terreur des Anglais, « la plus belle frégate de l'Europe ».

Il est difficile aujourd'hui, tant nos mœurs ont changé, de se faire une idée de l'enthousiasme, de la fougue et de l'ardeur dévorante des armateurs et corsaires de cette époque. Disons simplement qu'en 1757 Bayonne et Saint Jean-de-Luz pouvaient mettre en ligne quarante cinq navires corsaires portant cinq cent cinquante deux canons et montés par plus de sept mille hommes. Les combats qu'ils livraient étaient terribles et sanglants. Après l'abordage sur ces navires enveloppés de panaches de fumée, à travers lesquels les boulets s'ouvraient de flamboyants passages, il n'y avait d'autre alternative, comme toujours sur la mer, que de vaincre ou de mourir. Mais laissons la parole à Édouard Lamaignère. Il saura mieux que quiconque évoquer de sa plume alerte mille scènes savoureuses, toutes imprégnées du parfum de la mer et nous décrire, la vie et les combats de ses concitoyens. Tout enfant il avait souvent entendu, de la bouche même de ses héros, les récits de leurs faits d'armes. Déjà âgé, il les a écrits avec le noble souci de ne point en emporter le souvenir avec lui dans la tombe. Son livre, édité très modestement à Bayonne en 1856, est à présent introuvable. Il méritait, nous semble-t-il, la vie nouvelle que nous lui donnons aujourd'hui.

Et maintenant, il faut lever l'ancre :

« Les vaisseaux sont tout prêts et le vent nous appelle. »

Au large ! car nous allons assister sur la vaste scène de l'Océan à de terribles, mais beaux exploits.

Jean Paul ALAUX

Membre correspondant de l'American Institute